

On veut nous faire croire que la vie est une course. Et ce n'est pas vrai. La vie est une promenade où peu importe la distance parcourue et la vitesse à laquelle nous l'avons menée. (Andreu Solsona)

Vois-tu le dessin que forment les arbres et les rochers dans cette montagne? Celui qui serait capable de le savoir par cœur serait un savant. Celui qui serait capable de le comprendre, un magicien. De le chanter, un dieu. (Andreu Solsona)

Si tu veux construire un bateau, ne rassemble pas tes hommes et femmes pour leur donner des ordres, pour expliquer chaque détail, pour leur dire où trouver chaque chose. Si tu veux construire un bateau, fais naître dans le cœur de tes hommes et femmes le désir de la mer. (Saint-Exupéry)

Seuls les médiocres sont toujours à leur maximum (Somerset Maugham)

Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est bien lente pour la plupart des gens, qui courent naturellement à la cause, et passent par-dessus la vérité du fait ; mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point. (Bernard de Fontenelle, *Histoire des oracles*, en 1687)

Si l'on n'était responsable que des choses dont on a conscience, les imbéciles seraient d'avance absous de toute faute. Seulement, mon cher Fleischman, l'homme est tenu de savoir. L'homme est responsable de son ignorance. L'ignorance est une faute. C'est pourquoi rien ne peut vous absoudre. (Milan Kundera, *Risibles amours*)

Il est impossible de plaire à la foule sans se changer en pâtisserie ou en vin doux. (Bion, philosophe grec)

J'affirme que le monde n'est que l'association des coquins contre les gens de bien, des plus vils contre les plus nobles. Lorsque plusieurs coquins se rencontrent pour la première fois, ils se reconnaissent sans peine, comme par intuition, et entre eux les liens se nouent aussitôt ; si d'aventure leurs intérêts s'opposent à leur alliance, ils n'en conserveront pas moins une vive sympathie les uns pour les autres et se vouent une mutuelle considération. Quand un coquin passe un contrat ou engage une affaire avec un individu de son espèce, il agit le plus souvent loyalement sans songer à le tromper ; a-t-il en revanche à traiter avec des honnêtes gens, il leur manque nécessairement de parole et, s'il y trouve avantage, s'efforce de les perdre. Il lui importe peu que ses victimes aient assez de cœur pour se venger, puisqu'il espère toujours, comme cela se vérifie presque à coup sûr, triompher de leur courage par la ruse. J'ai vu plus d'une fois des hommes d'une couardise extrême, ayant à choisir entre un coquin plus couard encore et un honnête homme plein de courage, embrasser par lâcheté le parti du coquin ; mieux, c'est ce qui arrive régulièrement aux gens du commun placés en pareille situation, car les voies de l'homme de bien sont simples et communes et celles du scélérat multiples et obscures. Or, comme chacun sait, l'inconnu effraie davantage que le connu et l'on échappe aisément à la vengeance des gens de cœur, car la peur et la lâcheté suffisent pour s'en préserver. (...) Rares sont les coquins qui restent pauvres, car pour ne citer qu'un exemple, si un homme de bien tombe dans la misère, nul ne vient le secourir et nombreux même sont ceux qui s'en réjouissent ; mais si c'est à un scélérat que cela arrive, toute la ville se lève pour l'aider. (Giacomo Leopardi, philosophe)

Nous avons connu cinq guerres, dix-sept coups d'État et vu l'apparition d'un dictateur luciférien qui, au nom de Dieu, a mis en marche le premier ethnocide de l'Amérique latine contemporaine. Pendant ce temps, vingt millions d'enfants latino-américains, supérieurs en nombre à ceux nés en Europe occidentale depuis 1970, sont morts avant d'avoir célébré leur deuxième anniversaire. Près de cent vingt mille personnes ont disparu du fait de la répression, comme si on avait perdu la trace de tous les habitants de la ville d'Uppsala. De nombreuses femmes, arrêtées alors qu'elles étaient enceintes, ont accouché dans les prisons argentines sans que l'on sache qui sont et où se trouvent leurs enfants adoptés clandestinement ou placés dans

des orphelinats par les autorités militaires. Pour avoir voulu mettre un terme à cela, près de deux cent mille femmes et hommes sont morts sur tout le continent, plus de cent mille dans trois pays obstinés de l'Amérique centrale : le Nicaragua, le Salvador et le Guatemala. Si ces faits s'étaient déroulés aux États-Unis, on aurait dénombré, en proportion, un million six cent mille morts violentes en quatre ans. Le Chili, pays aux traditions hospitalières, a souffert l'exode d'un million de personnes, soit dix pour cent de sa population. L'Uruguay, minuscule nation de deux millions et demi d'habitants, jadis considéré comme le pays le plus civilisé du continent, a perdu un citoyen sur cent par bannissement. La guerre civile au Salvador produit, depuis 1979, un réfugié toutes les vingt minutes. Le pays que l'on pourrait bâtir avec tous les exilés et tous les immigrés forcés de l'Amérique latine aurait une population plus nombreuse que celle de la Norvège. (...) La vénérable Europe serait peut-être amenée à plus de compréhension si elle essayait de nous voir dans son propre passé, si elle se rappelait que Londres a mis trois cents ans pour construire sa première muraille et trois cents autres pour avoir un évêque ; que Rome s'est débattue dans les ténèbres de l'incertitude vingt siècles durant avant qu'un roi étrusque ne lui donne une place dans l'histoire ; que les Suisses pacifiques d'aujourd'hui, dont les onctueux fromages et les montres impassibles nous ravissent, ont, au XVI^e siècle, ensanglanté l'Europe comme de vulgaires mercenaires. À l'apogée même de la Renaissance, douze mille lansquenets à la solde de l'armée impériale mettaient à sac la ville de Rome, la dévastant et égorgeant huit mille de ses habitants. (...) Les progrès de la navigation, qui ont tant réduit les distances entre nos Amériques et l'Europe, semblent, au contraire, avoir accru l'éloignement de nos cultures. Pourquoi l'originalité que l'on accepte sans réserve dans notre littérature nous est-elle refusée avec tant de suspicion lorsqu'elle concerne nos tentatives si difficiles de changement social ? Pourquoi penser que la justice sociale que les Européens d'avant-garde s'efforcent d'imposer dans leurs pays ne peut constituer un objectif latino-américain dans des conditions différentes et avec des méthodes distinctes ? (...) Néanmoins, face à l'oppression, au pillage et à l'abandon, la vie est notre réponse. Ni les déluges ni les épidémies, ni les famines ni les cataclysmes ni même les guerres éternelles qui se répètent tout au long des siècles ne sont parvenues à réduire la supériorité tenace de la vie sur la mort. Une supériorité qui augmente et s'accélère : tous les ans, le nombre de naissances dépasse de soixante-quatorze millions celui des décès, assez de nouveaux vivants pour multiplier chaque année par sept la population de New York. La plupart des enfants naissent dans les pays les moins riches parmi lesquels, bien sûr, ceux de l'Amérique latine. En revanche, les pays les plus prospères sont parvenus à accumuler un pouvoir de destruction suffisant pour réduire en poussière non seulement cent fois tous les êtres humains qui ont existé jusqu'à ce jour, mais la totalité des êtres vivants qui sont passés sur cette planète d'infortune. (...) Face à cette effroyable réalité qui, d'un bout à l'autre du temps humain, a fait figure d'utopie, nous, les inventeurs de fables qui croient à tout, nous nous sentons encore le droit de croire qu'il n'est pas trop tard pour se lancer dans la création de l'utopie contraire. Une utopie de la vie, nouvelle, irrésistible, où personne ne pourra rien décider pour autrui, pas même la façon de mourir, où l'amour sera vraiment une certitude et le bonheur possible et où les lignées condamnées à cent ans de solitude auront enfin et pour toujours une seconde chance sur la terre. (Gabriel García Márquez, extraits du discours à Stockholm le 8 décembre 1982 en motif de son prix Nobel de littérature).

Savez-vous ce que disent les arbres lorsque la hache entre dans la forêt ? « Regardez ! Le manche est l'un des nôtres ! » (graffiti sur un mur de Belfast)

En couple, il ne faut jamais perdre de vue qu'on est deux ; se mettre à la colle ne signifie pas renoncer à l'exigence. Or, qui dit exigence, dit couple toujours en danger. (Arlette Langmann)

Quand on traite les gens comme des bêtes fauves, ils se comportent en bêtes fauves. (Jean-Marie Delarue, ancien contrôleur général des lieux de privation de liberté)

Rappelons la réalité : le classement Pisa de l'OCDE, qui mesure les aptitudes moyennes acquises par des générations d'écoliers, nous a rétrogradés de la 15^{ème} place en 2000 au-delà du 30^{ème} rang en 2015. Et, sur le numérique, la France est au 22^{ème} rang européen ! Notre jeunesse est mise en situation d'handicap. Notre système est plus cher et plus inégalitaire que celui de tous nos voisins. Au lieu de permettre à tous de maîtriser les savoirs fondamentaux de la vie (lire,

écrire, compter, réfléchir, parler l'anglais, savoir se servir d'un ordinateur), il multiplie les disciplines parce qu'il répond aux besoins des professeurs plutôt qu'à ceux des élèves et s'emploie à sélectionner l'élite plutôt qu'à améliorer la moyenne. Si encore cela rendait l'élite exceptionnelle... Mais même plus ! (...) Les réformateurs de droite et de gauche doivent au public cette once de pédagogie et de sérénité qui nous conduirait à reconnaître calmement la faillite de notre système, la direction dans laquelle nous devons le reformer. (Les Gracques)

La mondialisation a créé des richesses, oui, c'est incontestable ; mais elle crée encore plus de misère. Sans oublier les périls planétaires liés à l'environnement. Ma génération est en définitive condamnée à ne pas connaître d'époques paisibles, durables, où l'on puisse se démobiliser tranquillement. (Edgar Morin)

Le terrorisme est la justification des tortures aux yeux d'une certaine opinion. Aux yeux d'une autre opinion, les tortures et les exécutions sont la justification du terrorisme. (Germaine Tillion, en 1960 -déjà...-)

Ce n'est pas parce que l'homme a soif d'amour qu'il doit se jeter sur la première gourde ! (Pierre Desproges)

Être de gauche c'est d'abord penser le monde, puis son pays, puis ses proches, puis soi ; être de droite c'est l'inverse. (Gilles Deleuze)

Nos ancêtres et nos ennemis, nous devons les penser ensemble. (Miquel Bauçà)

En France, le racisme peut frapper, mais il est puni par la loi. Les lâches peuvent tirer, mais on pleure les victimes comme des héros. Ce n'est pas un hasard climatique. Des siècles de lutte ont permis d'arracher cette démocratie laïque à la dictature du sacré grâce au « blasphème ». Notre bien le plus sacré.

Quand un dessinateur leur montre les crimes commis au nom du fanatisme, ils regardent son crayon et l'accusent de « mettre de l'huile sur le feu ». Un refrain mille fois entendu lors de l'affaire des caricatures de 2006. Cette perception, totalement biaisée, oublie un élément essentiel du contexte : l'origine de l'incendie. Les dessinateurs n'ont fait que se défendre, avec leurs armes pacifiques et symboliques, contre des violences bien réelles. (...) Je travaillais à *Charlie*. Je connais chaque étape ayant conduit à cette couverture, son prix et sa raison d'être. Absolument rien n'était gratuit dans cette décision, lourde à porter. Nous n'avons pas mis Mahomet en « une » par plaisir, ni même par provocation, mais par solidarité. Pour faire bloc avec des dessinateurs et des citoyens danois menacés de mort. Par des fanatiques ayant mis le feu.

Il n'y a donc aucun problème à parler de racisme antimusulman, qu'il s'agisse d'actes ou de propos visant les musulmans dans leur ensemble. (...) Si le terme « islamophobie » visait bien ce racisme, il mettrait tous les antiracistes d'accord. Malheureusement, il englobe sémantiquement toute critique envers le religieux ou l'intégrisme. Un vrai piège pour nos débats d'idées. Tout acteur responsable devrait refuser de l'employer. Car si les mots sont des armes, celui-ci est calibré pour blesser les laïques en feignant de viser les racistes.

Les croyances des uns sont presque toujours les blasphèmes des autres.

Deux poids, deux mesures, vraiment ? Faut-il rappeler que lorsque Dieudonné était humoriste et riait de toutes les religions, dont le judaïsme, personne ne songeait à le condamner. À l'époque, il était drôle et adoré. Mais ce Dieudonné n'existe plus. L'humoriste qui avait tant de succès quand il faisait rire contre le racisme a cédé la place à un propagandiste qui choisit de rire de façon raciste. (...) À part ça, certains se demandent pourquoi il est moins aimé et soutenu que *Charlie Hebdo*. La différence des traitements est pourtant logique : *Charlie* rit des terroristes, Dieudonné rit avec les terroristes.

Il faut au contraire promouvoir le droit de rire de la violence, tout en appelant les violents à déposer les armes. Se battre pour que l'interdit de « l'incitation à la haine » remplace « l'interdit du blasphème ». Ce jour-là, les pays musulmans seront plus épanouis et nous serons enfin libres de rire et de dessiner sans risquer d'être tués.

Menacés par les fanatiques, censurés par les lâches, les esprits libres de tous les continents n'en finissent plus de se battre, sur tous les fronts, pour maintenir un monde éclairé. La bougie qui

les guide s'appelle le droit au blasphème. (...) Il n'existe pas d'autre choix. Ce sera le courage ou la lâcheté. Ceux qui pensent que la lâcheté permet d'éviter la guerre se trompent. La guerre a déjà commencé. Seul le courage peut ramener la paix. (Caroline Fourest, *Éloge du blasphème*)

En 2014 il y a eu 60 millions de réfugiés ou de déplacés dans le monde.

Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, les histoires de la chasse seront à la gloire des chasseurs. (Proverbe africain)

Qui veut agir trouve l'outil ; qui ne veut pas, trouve l'excuse. (Proverbe arabe)

La forme, c'est le fond qui remonte à la surface. (Victor Hugo)

L'humour noir c'est comme baiser sans capote : il faut savoir où et avec qui tu le fais. (Dani Rovira)